

Cinquième dimanche de Pâques

Lectures : Act 6, 1-7 ; 1 P 2, 4-9 ; Jn 14, 1-12

Jésus vient de laver les pieds de ses apôtres ; Judas est sorti... « dans la nuit » ; les onze autres ne comprennent pas très bien ce qui se passe. L'atmosphère est lourde. Dans l'intimité du repas pascal, Jésus commence son dernier entretien, son « discours d'adieu », ses dernières confidences. Il a tant à leur dire encore, avant de retourner vers son Père, mission accomplie : « Mes petits enfants, je ne suis plus avec vous que pour peu de temps ». Il voudrait surtout profiter de ce peu de temps pour les initier à ce qui fait sa joie : l'amour qui l'unit au Père.

« Seigneur, où vas-tu ? demande Pierre. – Là où je vais, tu ne peux me suivre maintenant ; mais plus tard, tu me suivras. – Mais, Seigneur, pourquoi ne puis-je te suivre tout de suite ? Je donnerai ma vie pour toi ! – Tu donneras ta vie pour moi ? Avant que le coq ne chante, tu m'auras renié trois fois ». Voilà qui commence plutôt mal ! Mais Jésus ne renonce pas. « Pour aller où je vais, vous savez le chemin. – Seigneur, nous ne savons pas où tu vas ; comment saurions-nous le chemin ? »

« Thomas, commente Adrienne von Speyr¹, aime la clarté et la précision des hommes. Il ignore où va le Seigneur, parce que ce lieu se trouve en dehors du monde qu'il connaît. Et, parce qu'il saisit et mesure tout, uniquement avec ses sens humains, il est incapable de s'imaginer un lieu qui échappe aux limites de l'espace et du temps. Par sa question, il voudrait se rassurer. Elle est mesquine et bornée, mais touchante aussi. Il voudrait avoir le contrôle de tout, fixer partout des limites et planter des jalons. Quand il s' imagine un chemin, il ne peut le voir qu'avec deux fossés et beaucoup de bornes...

Il veut constamment être rassuré. Il voudrait toujours tout savoir et contrôler. Il est comme quelqu'un, poursuit-elle avec humour, qui serait heureux de savoir combien d'années de purgatoire l'attendent : il ferait alors le compte des prières d'indulgence qu'il lui faudrait réciter et, par précaution, en rajouterait encore quelques-unes. Mais il oublierait que le Seigneur embrasse tous les siens dans sa générosité toujours plus grande, et les fait partout participer à sa grâce créée ».

Le dialogue continue, dépassant la question de Thomas : « Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie. Nul ne vient au Père que par moi. Puisque vous me connaissez, vous connaîtrez aussi mon Père. Dès maintenant vous le connaissez et vous l'avez vu. – Seigneur, montre-nous le Père et cela nous suffit ». « Philippe, commente encore Adrienne von Speyr, est loin de comprendre ce que le Seigneur vient de dire.

¹Adrienne von SPEYR, *Jean, Le discours d'adieu, I*, Editions Lethielleux, collection Le Sycamore.

Là où le Seigneur voulait lui montrer l'infini, il cherche un sens bien restreint. Là où il n'y a plus rien à mesurer, il veut encore établir des normes. Là où toutes nos notions échouent, il cherche à nouveau à comprendre. Il exige une image du Père qui s'adapterait tout simplement à sa vue humaine. Une image qui n'aurait plus rien de mystérieux et se situerait au même niveau que d'autres images.

Il pense que le Père se laisse ranger parmi les objets définis qui lui sont accessibles. Et puisqu'il le pense, il éprouve aussi le besoin de voir son opinion confirmée. De cela, il veut bien se contenter. Il est le prototype de ceux qui se laissent convaincre et rassurer par un argument quelconque, une image précise, une notion simple, par quelque chose de tangible. Il pense que cela lui suffit. Et pourtant, il y a, dans ce que le Seigneur vient de dire, tout le contraire de la satiété. Le Seigneur voudrait que nous ne soyons jamais rassasiés, que nous n'en ayons jamais assez, qu'à tous points de vue nous soyons engagés dans ce « toujours plus » ; il voudrait qu'après avoir concentré toutes nos facultés pour comprendre sa nature et plus encore celle du Père, nous désespérions si nous ne savions pas que sa grâce suffit éternellement.

Il doit donc nous suffire que le Fils connaisse le Père, et que partout nous ne puissions nous approcher du mystère qu'en nous sentant plus éloignés de lui. Il doit nous suffire d'être si vivants que rien de définitif ne soit à nous et que nous soyons obligés de chercher sans cesse, mais de chercher et de nous efforcer à l'abri éternel de son amour. Ce que l'on aperçoit avec nos yeux de chair, on le possède. Mais on ne peut posséder ni le Père ni le Fils sans être totalement surpassé par eux. Il n'y a rien qui ressemble à un entraînement en vue de Dieu. On ne peut pas s'inculquer Dieu petit à petit, afin de le savoir par cœur comme une image. La vraie connaissance du Père se trouve dans cet amour toujours surabondant du Dieu absolu et incommensurable ».

Jésus ne s'offusque pas des interventions maladroitement de ses apôtres, pas plus que de nos lourdeurs et de nos résistances. Il sait quels combats opposent en nous notre nature humaine liée à l'espace et au temps – avec ses limites qui nous étouffent parfois mais aussi nous protègent et nous rassurent – et le germe divin qui ne demande qu'à s'y épanouir et à la transformer. Ne sommes-nous pas un peu comme ces oies de basse-cour qui battent des ailes au passage de leurs congénères sauvages, comme pour se joindre à leur fascinante migration ? Battre des ailes, même en vain, est bien souvent notre seule façon d'exprimer notre désir de voler. Ne renonçons jamais à battre des ailes ; un jour, Jésus viendra nous chercher, pour nous introduire dans la maison de son Père, où une place nous est préparée.